

Le Féminisme dans Trois Prétendants ... Un Mari de Guillaume Oyônô Mbia et dans Sous L'Orage de Seydou Badian Kouyaté

Dr. Daniel Annan-Edufful, Kessben University College, Kumasi, Ghana, West Africa.

Manuscript Received: Nov 27, 2024; Revised: De 04, 2024; Published: Dec 12, 2024

Abstract

Feminism is generally conceived of from the perspective of the condition of women and girls in society, notably concerning their responses to inordinate urges of patriarchy. It is the manifestations of this general conception that we interestingly sought to determine in two great Francophone African works: *Trois Prétendants...* *Un Mari* (1954) by Guillaume Oyônô Mbia and *Sous L'Orage*, (1964) by Seydou Badian Konaté. The problem hinges upon the still-surviving glimpses in African societies of that aspect of the lurking influence of tradition which results in the generational gap. At the end of it all, the key observation holds that though most women suffer and struggle under patriarchy, not all of them - rather significantly - take the necessary steps for their emancipation. To them, may be, pain is inevitable; suffering is optional. Surprising? Is the condition of most these women thus auto-inflicted?

Keywords: Féminisme, Condition, Enchaîné, Debout, Soumis, Assujettissement, Sujétion, Emancipation

1.0 Introduction

Le féminisme, brièvement, est un mouvement qui consiste à avancer et protéger les droits divers des femmes et des filles, tout en respectant leurs diverses expériences, identités, connaissances et leur force. Il prône l'Égalité des sexes pour tous. Il a pour vision la sortie de la femme de la sujétion dans tous ses aspects. En d'autres termes, il constitue un instrument ou un outil de libération de la femme de l'asservissement dans lequel elle vit. De la part de la femme, c'est d'abord la prise de conscience de sa situation inférieure et les moyens de s'en débarrasser. En bref, et généralement, le féminisme a trait à la condition féminine. Il peut être radical (prenant le patriarcat pour source de l'oppression spécifique des femmes), libéral (revendiquant seulement l'égalité juridique entre hommes et femmes), ou socialiste (liant le féminisme à la société de classe). La mission du présent exposé, c'est d'étudier *Les Trois Prétendants ... Un Mari* de Guillaume Oyônô Mbia et puis *Sous L'Orage* de Seydou Badian du point de vue des traits du féminisme affiché en haut. Conséquemment, il faudrait observer les femmes dans les sociétés des deux travaux littéraires dans la perspective de leurs comportements : leurs paroles, leurs attitudes, leurs actions, et leurs réactions dans leurs interactions situationnelles. Autrement dit, cette présente étude a pour but d'identifier le féminisme vis-à-vis premièrement des témoignages de la sujétion de la femme et deuxièmement de l'impact de cette sujétion sur elle. Ensuite, l'étude abordera les attitudes ou les réponses des femmes envers leur sujétion sous l'angle des répliques de celles d'entre elles dites *soumises* et celles d'autres qui paraissent *debout* ou *mal enchaînées*. Dernièrement, l'étude tachera de voir quelles stratégies les femmes adoptent habituellement pour s'émanciper afin que s'améliore leur condition. Sur ce, l'étude s'organisera en deux parties majeures. Chacune d'elle étudiera – sous l'ouvrage respectif - la femme dans les diverses perspectives de *son assujettissement et l'impact connexe, sa soumission, ses protestations*, aussi bien que *ses stratégies de libération*. Ensuite, l'analyse se terminera par un bilan de démarches sous forme de *Conclusion* et dirigera référence aux ouvrages exploités en guise de *Bibliographie* qui permettra d'aller plus loin en ce qui concerne le sujet.

1.1.0 PREMIERE PARTIE : TROIS PRETENDANTS ... UN MARI

1.1.1. Assujettissement de la Femme

Plusieurs affirmations d'assujettissements se manifestent : objectifications, mariage forcé et sans amour aucun, corvées, polygamie, violence, discrimination en éducation, acceptation obligatoire de statut d'infériorité, manque de respect, et vente au plus offrant en mariage.

Dans la pièce, il y a bien des signes portant sur la subordination féminine. Tout d'abord s'affiche la manière dont Makrita travaille presque tout le temps au champ pendant que son mari, Atangana discute tant en concert avec les autres hommes, surtout concernant l'argent (1964 : 24). Encore, les hommes sont des polygames.

La femme n'a pas de choix à l'égard de celui qu'elle va épouser. Le mariage est imposé à elle. Il n'y a d'ailleurs pas de limite au nombre de femmes qu'un homme peut épouser. Ondua affirme que Meka « *est si fier depuis que sa fille est devenue la douzième femme du député* » (*Ibid.* p. 35). La richesse, la position, et les privilèges du prétendant sont fortement considérés et la femme est donnée en mariage au plus offrant. Ondua par exemple pense bien que si Juliette épouse Mbia le fonctionnaire, Médola, le commissionnaire de police de Zoétéle n'arrêtera plus ni sa femme ni lui-même pour ivresse publique et distillation clandestine d'arki (*Ibid.*, p. 24).

L'âge ou le caractère du prétendant ne sont jamais pris en compte. C'est donc la raison pour laquelle Juliette est demandée obligatoirement d'épouser Mbia qui était riche mais âgé et polygame. La compatibilité potentielle entre le couple ou leur bonheur ne veut rien dire. Les filles contre les mariages arrangés sont prises pour têtues et sans respect. C'est ainsi qu'on pense que Matalina, qui est contre Juliette à propos de son rejet de ses prétendants, est considérée plutôt par les traditionalistes comme une fille sage. Les hommes croient que la femme est inférieure et ne raisonne pas. Selon Ondua, à propos des femmes, « *un homme ne devrait jamais perdre son temps à essayer de les raisonner* ». (*Ibid.*, p.20) Aussi, la femme ne mérite pas qu'on la consulte sur n'importe quoi, « *ceci ou cela !* » (*Ibid.*, p. 21). Ce n'est que l'indignation mène à l'exclamation « *Consulter une femme à propos de son mariage !* » (*Ibid.*, p. 22). Autrement dit, les femmes devraient se taire lorsque les hommes parlent. Ainsi, Abessolo interroge sur depuis quand les « *les femmes parlent à Mvoutessi* » (*Ibid.*, p.28) D'ailleurs, les jeunes filles ne sont pas censées aller à l'école sauf pour le gain matériel parental. Atangana espère profiter du mariage de sa fille et c'est pour cela qu'il la fait aller à l'école. En d'autres termes, la scolarisation de sa fille lui « *rapportera* » un jour (*Ibid.*, p. 22) La fille, selon les hommes, ne doivent pas aller à l'école puisqu'ils sont d'avis que l'école constitue l'ennemi numéro un des traditions. Conséquemment, Abessolo croit fort bien que l'éducation formelle n'est pas bonne pour la fille. Il conseille aux gens de ne jamais envoyer leurs filles à l'école puisqu'il est d'avis que l'école « *les écoles ont tout gâté !* » (p. 21). D'autres affirmations d'assujettissement existent encore. Abessolo s'indigne que certains hommes permettent à leurs femmes « *de manger toutes sortes d'animaux tabous* » et « *porter des vêtements* » (*Ibid.*, p. 21). Cela veut dire que la femme est censée accepter sa position d'infériorité. D'après Abessolo, pour qu'elle soit obéissante et soumise, la femme et la fille devraient être châtiées à la moindre incartade (*Ibid.*, p. 21). Ceci indique que la femme n'est pas respectée par les hommes. Vraiment, elle est banalisée et n'est vue que comme une chose à vendre en mariage mais dont la dot exigée équivaut au négoce à propos d'un objet très spécial et très cher. C'est pourquoi Abessolo croit avoir bien agi en acceptant « *Les cent mille francs* » qu'à « *versés Ndi* » comme dot (*Ibid.*, p. 22).

1.1.2 Effets D'Assujettissement

Les effets majeurs de la sujétion sont très tracassant : sentiment de deshumanisation, d'esclavage et de subjugation totale.

La plupart des choix imposés par les hommes dérangent les femmes qui se sentent déshumanisées. Elles se considèrent des objets à vendre. Juliette s'exclame : « *Quoi, je suis donc à vendre ?* » (*Ibid.*, p. 28). Elle se compare malheureusement à un objet au marché « *comme une chèvre* » (*Ibid.*, p. 33) exposé en vente Les femmes se voient opprimées. Elles se contemplent subjuguées et trichées. Les jeunes sont surtout forcées à rivaliser avec des femmes qui sont beaucoup plus vieilles qu'elles. Mbia a beaucoup de femmes déjà mais on oblige à Juliette de l'épouser. A Mvoutessi, donner une fille en mariage est toujours en fonction de la grandeur de la dot en non pas l'amour. C'est sous la pression de cette conception que Juliette s'exclame si « *l'argent est une preuve d'amour* » (*Ibid.*, p. 77). Les filles sont contraintes à abandonner l'école et conséquemment elles n'atteignent pas leurs objectifs. Elles ne peuvent pas épouser les hommes qu'elles aiment. Des fois, elles se voient dans l'obligation de tromper leurs parents afin d'avoir ce qu'elles veulent comme Juliette vole les trois mille francs afin de pouvoir épouser Oko.

1.2.0 Les Femmes Soumises

Bella, Makrita, et Matalina sont les femmes dites agenouillées.

1.2.1 Bella

Femme d'Abessolo, mère d'Atangana et grand'mère de Juliette, Bella est de la génération de grands-parents et donc traditionaliste de fond en comble. Elle est très obéissante aux normes de la tradition. En d'autres termes, elle est bien enchaînée et elle s'y met à l'aise. Elle paraît même consciente de cet enchaînement. C'est pour cela qu'elle s'étonne de voir les femmes « *manger même des vipères, des sangliers, ...* » contre les prescriptions de la tradition » (*Ibid.*, p. 21). Conséquemment, elle n'est jamais soucieuse de son émancipation

surtout puisqu'elle ne conçoit aucun problème dans sa situation. Elle veut rester traditionaliste et soumise en acceptant - quoiqu'il arrive - sa condition de femme traditionnellement mariée à Abessolo. Elle n'a donc rien contre la proposition du mariage forcé. Sur ce, elle acquiesce : « *Juliette va épouser un vrai blanc !* » (*Ibid.*, p. 23). Se référant à son gendre potentiel, elle dit gaîment qu'il « *apportera beaucoup d'argent !* » (*Ibid.*, p. 24). Elle consent même à la convention de l'acceptation du plus offrant. C'est pour cela qu'elle s'exclame joyeusement à sa grande fille : « *Un mari, Juliette ? Mais tu en as déjà deux, mon enfant !* » (*Ibid.*, p. 27). Bella croit comme les autres traditionalistes à la *sagesse* du mariage à un homme matériellement bien placé. Son opinion, c'est qu'une « *fille sage ne manquerait pas de profiter d'une telle chance !* » (*Ibid.*, p. 29). Bella essaie de convaincre Juliette en lui conseillant que de son temps, « *seules les filles les plus chèrement dotées étaient respectées* » (*Ibid.*, p. 33). Elle ne comprend donc pas comment Juliette aimerait agir « *... comme Myriam qui avait épousé un gueux* » (*Ibid.*, pp. 33-34). Elle se demande combien de robes Oko peut malheureusement donner à Juliette. Femme soumise, Bella respecte l'autorité familiale et parentale. C'est pourquoi elle s'exclame devant Juliette : « *Comment peux-tu ainsi désobéir à ta famille ?* » (*Ibid.*, p. 74). Et puis : « *Une fille ne parle pas quand son père parle* » (p. 32).

1.2.2 Makrita

Femme d'Atangana et mère de Juliette, elle est de la génération des parents. Elle est traditionaliste. Elle n'est ni instruite ni *occidentalisée*. Bref, elle n'est pas évoluée. Elle est cependant très besogneuse, presque « *toujours au champ* » (*Ibid.*, p. 20). Elle est entièrement obéissante sauf vis-à-vis des heures de retour des champs à la maison. Typiquement enchaînée, elle accepte sa position d'infériorité. Elle rejette l'idée de l'éducation de la fille. Elle comprend qu'envoyer une fille à l'école, c'est gagner après. A propos de cela, elle dit à sa fille : « *Tu ne peux savoir combien c'était difficile à ta grand-mère et à moi de persuader ton père de te donner de l'argent quand tu étais renvoyée de Dibamba pour défaut de pension !* » (*Ibid.*, p. 74). Makrita trouve Juliette méchante d'avoir refusé l'offre. A cet égard, elle croit que Juliette, qui en a également refusé, « *n'a pas de cœur* » (*Ibid.*, p. 75). Makrita consent que la femme doive être donnée au plus offrant en mariage. Elle consent aussi au mariage forcé. Elle dira donc exprès à sa fille : « *Ton père te donne un mari très travailleur, Juliette !* » (*Ibid.*, p. 32). Makrita respecte l'autorité parentale. Lorsque Juliette dit qu'elle n'ira jamais à Sangmélina, elle lui chuchote : « *Pas si haut ! Si ton père t'entendait !* » (*Ibid.*, p. 76). En concert avec les autres traditionalistes, elle croit que l'argent est une preuve d'amour. Elle demande donc à Juliette : « *Tu ne le savais pas ?* » (*Ibid.*, p. 76). C'est pourquoi même en se rendant compte qu'Oko n'a donné aucune robe à Juliette, Makrita demande à sa fille : « *Et tu l'aimes ?* » (*Ibid.*, p. 76). Makrita ne paraît avoir aucune expérience terrible de sa propre condition de femme soumise à part les effets du comportement de Juliette qui vont à l'encontre des normes. Makrita n'a tendance à exhiber aucune souffrance ayant trait à sa condition de façon à inviter la pitié à son égard. Bref, elle s'accroche à sa situation comme si c'était la seule voie de salut.

1.2.3. Matalina

Fille d'Ondua, Matalina est de la jeune génération. Cependant, elle n'est pas éduquée. Elle est naïvement obéissante. Par cupidité, elle considère la proposition concernant le mariage de Juliette au fonctionnaire très avantageux, ce qui rend fiers son père Ondua et son grand-père Abessolo. Matalina devient donc prétendument sage aux yeux des âgés. Elle est du même sentiment que les vieux. C'est la raison pour laquelle elle demande à sa cousine : « *Comment peux-tu dire cela, Juliette ? Tu crois pouvoir être heureuse avec un mari pauvre ? Qu'est-ce qu'il donnera à ta famille ?* » (*Ibid.*, p. 30). C'est même à cause d'elle qu'Abessolo croit que les écoles « *ont tout gâté* », (*ibid.*) car il déclare : « *Regardez Matalina qui n'a jamais été au collège : n'est-ce pas qu'elle parle toujours comme une fille sage et obéissante ?* » (*Ibid.*, p. 30). Une autre traditionaliste, à propos du mariage forcé, commente que Matalina a raison puisqu'une « *fille sage ne manquerait pas de profiter d'une telle chance !* » (*Ibid.*, p. 30). Loin de se révolter, elle se rejoint aux autres pour croire que les biens matériels font le bonheur surtout en mariage. Surprise, elle dit : « *Une voiture ! Quelle chance, Juliette ! Tu ne marcheras plus jamais à pied !* » (*Ibid.*, p. 30). Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi Juliette préfère « *un simple écolier* » (*Ibid.*, p.29) à un homme aimant « *assez pour verser deux cent mille francs de dot pour elle* » (*Ibid.*, p. 77). Matalina croit ainsi que les biens matériels se substituent à l'amour. Elle demande d'un ton douteux à sa cousine à propos du pauvre garçon que cette cousine aime : « *... tu es sûre qu'il t'aime ? Qu'est-ce qu'il t'a déjà donné ?* » (*Ibid.*, p. 77). Matalina devient finalement vexée lorsqu'elle n'arrive pas à convaincre Juliette ; donc, elle préfère partir sous prétexte qu'« *il fait de plus en plus noir dehors* » (*Ibid.*, p. 79).

1.3.0 Les Femmes Mal Enchaînées

On se rend compte qu'il n'y en existe qu'une dans la pièce : Juliette. A en croire Juliette qui éclate en sanglots sans filer à l'anglaise lorsque son père lui dit carrément : « *Tu épouseras donc Mbia ! C'est décidé !* » (*Ibid.*, p. 63) on dirait qu'elle est soumise. Mais une étude analytique révèle qu'elle est plutôt plus révoltée que debout.

Fille d'Atangana, héroïne, et très moderne et de la jeune génération. C'est une véritable femme debout, mal enchaînée par la tradition. Collégienne, instruite, intelligente, perspicace et analytique, sa formation occidentale et sa discipline stricte entrent en confrontation avec la tradition et les coutumes de son origine. Potentiellement émancipée, son désir de s'affranchir est cependant entravé par les deux premières générations. Elle prend pourtant le chemin de la liberté. Elle considère que l'éducation est plus importante que le mariage. Elle veut faire part de la prise de décisions à son égard. Elle possède des idées révolutionnaires du mariage, c'est-à-dire qu'elle veut connaître son prétendant avant de consentir à l'épouser ; et qu'elle pense que le mariage ne doit pas être considéré comme une entreprise rentable. Conséquemment, elle épouse Oko (de sa génération), en réalité, sans dot, contrairement aux prétendants proposés par ses parents. Elle n'est pas docile comme les femmes traditionnelles. Elle est la seule femme de nom occidental dans la pièce ; elle représente donc la révolte aux pratiques traditionnelles néfastes de la société. Ses sanctions et ses dires s'inscrivent dans la lutte contre la patriarchie ou domination masculine. Elle parle contre le concept traditionnel qu'est l'autorité absolue des parents.

1.4.0 Stratégies Contre la Sujétion

Les manœuvres de Juliette pour sortir de sa condition sont plusieurs. Tout d'abord, elle éprouve spontanément et de façons intermittente différentes émotions selon l'aigreur de sa situation. Elle s'indigne le plus constamment possible et posément : « *Quoi, je suis donc à vendre ?* » (*Ibid.*, p. 28). Elle se fâche, reste obstinée, agacée, vive, acre, âpre, impatiente, malicieuse, furieuse, très amère. Elle demande donc fielleusement : « *Et alors ?* » (*Ibid.*, p. 74). Elle parle à tue-tête : « *Je suis déjà fiancée* » (*Ibid.*, p. 61). Elle ne veut rien comprendre. Exhibant un air de défi, elle veut savoir : « *Pourquoi pas ?* » (*Ibid.*, p. 77) et puis « *Est-ce que l'argent est une preuve d'amour ?* » (*Ibid.*, p. 62).

Elle se sent décontractée : « *Mais je suis libre de ma personne* » (*ibid.*, p. 63). Elle se montre têtue : « *Pas un franc !* » (*ibid.*, p. 63). Des fois, elle devient âprement moqueuse, surtout lorsqu'elle dit, apparemment amusée : « *Respectable ?* » (*Ibid.*, p. 63) en réagissant au conseil que son union avec Mbia rendra leur famille estimable. Encore, elle éclate malicieusement d'un rire joyeux : « *C'est pourquoi donc ... me donner au fonctionnaire !* » (*Ibid.*, p. 80). Elle adopte alors la stratégie de dire non et que c'est non tout en défiant possiblement et nécessairement. Une autre stratégie très efficace est de sangloter : « *Personne ne m'aime ici.* » (*Ibid.*, p. 80). Elle essaie aussi de plaider : « *Mais c'est vous qui ne me comprenez pas* » (*Ibid.*, p. 63). D'ailleurs, elle use de son intelligence et son éducation pour déjouer les agents assujettissants. Conséquemment, elle suggère à Oko : « *... personne d'autre que nous-mêmes ne va nous sortir de ce pétrin...* » (*Ibid.*, p. 63) et ensuite « *Il s'agit de jouer un bon tour à tous ces gens* et puis « *Tu vas prendre les trois cent mille francs versés par le planteur et le fonctionnaire pour les rembourser* » (*Ibid.*, p. 71). Aussi s'affiche sa stratégie très opérante d'exhiber des comportements pour arriver à influencer les décisions au cours des événements. Ce n'est donc pas surprenant que Ndi, la trouvant aisée et indépendante, propose à elle sans passer par les âgés. Pareillement, à son propre niveau et à celui d'autres jeunes, surtout Kouma, elle prend des décisions qui influent sur les aînés. C'est grâce à sa sagesse et sa diplomatie que personne ne soupçonne la base de sa détente (sa résolution de voler les dots déjà versées) lorsqu'elle dit tranquillement : « *Non, merci* » à Bella qui cherche à comprendre si Juliette n'est pas fière de Mbia. Encore, on ne soupçonne pas sa tranquillité, à la différence de son air constant d'indignation, quand elle dit doucement : « *Je reste toujours à vendre, et on ne me consulte jamais pour rien* » (*Ibid.*, p. 124). Encore, elle n'accuse ni ne suspecte personne quand elle dit mystérieusement : « *Peut-être viendra-t-il quelqu'un par ici, qui pourrait tout payer !* » (*Ibid.*). Personne ne l'incrimine non plus quand elle demande vivement de tirer au sort en choisissant la quatrième feuille. Est-il donc ahurissant pour Atangana de dire enfin à Oko : « *Voilà, mon fils, Juliette est maintenant ta femme* » (*Ibid.*, p. 140).

2.0 DEUXIEME PARTIE : SOUS L'ORAGE

Dans cette partie s'abordent les phénomènes de féminisme dans le deuxième ouvrage. Ainsi se voient se professer plusieurs des principales manifestations féministes sous forme d'objectifications, ayant pour soubassement-clé la patriarchie: ségrégations, étouffements de la voix, corvées, servitudes, polygamie, sentiments de battu, menaces, violences domestiques, mariage forcé, discrimination, etc. Encore, cette deuxième partie n'exclue pas les diverses catégories de femmes, y compris leurs réponses respectives vis-à-vis de leur condition.

2.1 Subordinations de la Femme

Sous l'Orage fait témoignage de toutes les manifestations majeures du **féminisme** - notamment en tant que condition indigne de la femme - aussi bien que l'impact et les réponses connexes. D'abord, dans le texte se placarde apparemment une séparation organique et fonctionnelle entre les hommes et les femmes. Le père Djigui dit à Birama : « *Tu resteras du côté des hommes* » et se rend compte que Kany « *se trouva seule au milieu de ses tantes et cousines* » (*Ibid.*, p. 111). Pas loin de la porte de Tiekoura, on s'aperçoit de la présence d'« *un groupe d'hommes qui discutaient devant un monceau d'arachides* » (*Ibid.*, p. 43) alors qu'on voit des femmes et des enfants groupés autour des puits. Au village de Djigui, ces femmes « *qui tout à l'heure bavardaient avec tant d'entrain ne disaient plus rien* » (*Ibid.*, p. 101).

Les femmes se taisent la plupart du temps. Par exemple, on atteste à la scène où le père Benfa tourne le regard vers les femmes qui se sont tues (*Ibid.*, 1954, p. 183). Les femmes se voient limitées à la « *plainte et l'histoire* » (*Ibid.*, p. 34). Cette plainte « *aboutit souvent à une flagellation* » (*Ibid.*). Aucune femme ne participe à la discussion du mariage de Kany. Par exemple, Maman Téné, lors de la discussion, n'a que l'« *œil sur sa marmite et l'autre sur la véranda* » (*Ibid.*, p. 40). Ainsi, les femmes sont bien souvent gardées dans les ténèbres. Au sujet du mariage de Kany, « *Maman Téné ne savait rien ; les coépouses ne savaient rien elles non plus* ». (*Ibid.*, p. 162). En d'autres termes, le père Benfa n'en discute rien avec elles au préalable.

Entre en considération maintenant le fait que les femmes sont condamnées à travailler incessamment. Premièrement et en guise d'exemple, les femmes nombreuses à la berge circulent, discutent, marchandent, lavent (*Ibid.*, p. 99). Encore apparaissent Maman Téné et Kany qui viennent de se lever, préparent leurs ustensiles pour la cuisine du matin, et se dirigent vers le puits (*Ibid.*, p. 19). Cette même Téné se voit toujours dans la cuisine d'où sort « *une fumée blanche et épaisse* » (*Ibid.*, p. 31). Elle aménage la véranda, balaie le sol, nettoie les murs, transporte à la cuisine les vieilles calebasses et cuvettes (*Ibid.*, p. 33). C'est même elle qui pose avec soin la tabatière en peau à côté du mari (*Ibid.*, p. 36). Elle est presque toujours occupée, « *filant son coton de tous les soirs* » (*Ibid.*, p. 42). Son mari, lui, est bien des fois préoccupé à songer à propos de « *que faire pour éblouir tout ce monde* » (*Ibid.*, p. 14). Il ne se met « *à inspecter sa maison case par case* » (p. 20). Et, « *réveur* », (*Ibid.*, p. 14), « *si majestueux, si imposant* » (*Ibid.*, p. 32), « *le plus proche de l'au-delà* » (*Ibid.*, p. 35), « *cérémonieux* » (*Ibid.*, p. 50), « *patriarche* » (*Ibid.*, p. 178), cherchant toujours qu'on dise « *avec respect et admiration* » (*Ibid.*, p. 14) lorsqu'il apparaît « *Le voilà !* » (*Ibid.*). Ancien, il n'a pour mission-clé que veiller, ordonner, flageller et enseigner (*Ibid.*, p. 29). Et c'est quelle sorte d'enseignement, à part la conscience de sa famille ayant « *su se maintenir dans les traditions laissées par nos pères* » (*Ibid.*, p. 36) ? Entrefaites, les chefs de famille ne font que laisser « *leur famille chez eux et courent les rues* » (*Ibid.*, p. 63).

La femme est plus ou moins tenue comme une esclave. Prenons par exemple le cas de la femme battue, qui « *chétive, la camisole en lambeaux, les tresses défaites* » s'assied sur la margelle du puits et se met à pleurer (*Ibid.*, p. 59), ce qui incite Sidi à se demander si bien la femme est en mariage ou en esclavage (*Ibid.*, p. 60), une attitude qualifiée de « *bizarre et même un peu vexante* » (*Ibid.*, p. 60). Victimes à la polygamie, elles ont toujours à partager l'amour du mari. Puisque la tradition accepte la polygamie, Famagan est conseillé de veiller à ce « *que Kany n'ait jamais rien de moins que ses coépouses* » (*Ibid.*, p. 39). Kany, aux yeux donc de Birama, sera au « *milieu des deux femmes de Famagan, elle serait comme Téné et comme tant d'autres* » (*Ibid.*, p. 77). Le père Djigui est polygame. L'exclamation de Birama résume ce phénomène polygamique de manière à faire pleurer Samou :

« Kany chez Famagan ! Kany reléguée au fond d'une case, abruti par les agenouillements, brutalisée matin et soir au gré des humeurs du maître, Kany abandonnée à ses misères alors que le maître court invariablement les rues à la recherche de nouvelles proies ! » (Ibid., p. 80).

Les hommes, mesmériens et en méditation, inspirent (délibérément ?) la crainte pour menacer les femmes. Tiekoura, évitant exprès la salutation de Maman Téné, fait semblant d'entretenir « avec les puissances invisibles », ce qui fait peur à la femme (Ibid. p. 45). Ce mesmérisme à travers une atmosphère hallucinante de tamtam sinistre, d'étrange boubou couleur sang et de « masques aux grimaces terrifiantes » glace le cœur de Maman Téné (Ibid., p. 47). De sa part, le père Djigui ne peut jamais être exclu :

« Sur le toit d'une de ses cases, le père Djigui, la tête déjetée en arrière, le cou tendu et les joues gonflées, soufflait puissamment dans une corne armée d'amulettes. Les femmes se retirèrent dans leurs cases » (Ibid., p. 121).

Benfa, lui, hurle et crie si bien que Maman Téné ait peur de lui. C'est pourquoi elle ne jette que « de furtifs regards » (Ibid., p. 42) de façon d'éviter qu'il ne s'en prenne à elle » (Ibid., p. 76). Envahie par la crainte, elle crie à Kany : « Qui ? Ton père ? Ton père ! Lève-toi » (Ibid.). De plus, les femmes se figent par crainte, curieuses, inquiètes, immobiles, lorsqu'elles voient les deux commis (Ibid. p. 101).

Imaginons cette situation barbare et étrange faite de la femme ! Elle qui n'a jamais à se promener avec son mari ! C'est la raison pour laquelle le père Benfa rie de bon cœur en entendant que les Blancs aiment se promener avec leur femme (Ibid., p. 26). Il demande, d'un ton moqueur : « Et qui reste à la maison, alors ? ... Le chien !!! » (Ibid.). On est tenté de penser qu'il prend la femme pour un animal ! Courbaturée, donc, la femme est reléguée dans le couloir. Sibiri réitère la tradition selon laquelle la femme n'a pas de voix même vis-à-vis des affaires qui la touchent. Le « C'est nous qui décidons » de Sibiri (Ibid., p. 54) et puis son « Oui, nous avons le droit d'imposer ... » sont fort explicatifs (Ibid.).

Malheureusement, sont prises pour démoniaques les femmes qui protestent contre leur sort. Corrélativement, le père Benfa se réfère à Kany comme « une fille de Satan » (Ibid., p. 75) parce qu'elle ne tombe jamais d'accord avec le mariage forcé. Le père Benfa brise la scolarisation d'elle pour qu'elle se marie car il croit que l'école est l'ennemie numéro un de la tradition. Fadiga le muezzin le soutient en disant que certaines des filles qui se scolarisent « vont jusqu'à vouloir se choisir leur mari ! » (Ibid., p. 22). Encore, vraiment, la femme n'est considérée que comme une chose à vendre en mariage. C'est ainsi que Birama déclare que les anciens agissent « Kany était non une personne, mais un vulgaire mouton » (Ibid., p. 54). Samou s'indigne contre les mœurs acceptant cette vente aux enchères qui le fait remarquer sarcastiquement qu'on dépensera trop sur le mariage pour qu'à la longue, le mari exige chez lui que la mariée la broute de l'herbe (Ibid., p. 65). L'offre de la femme au plus offrant est critiquée de manière véhémente par Sidi qui remarque que même certaines familles de soi-disant lettrés marient leurs filles « absolument par intérêt » (Ibid., p. 159).

Ces raisonnements nous conduisent à la prise de conscience de la souffrance des femmes en général dans le roman. Comment ces femmes réagissent-elles donc elles-mêmes envers leur condition ?

2.2.0 Les Femmes Soumises

Il y a usuellement un groupe de femmes qui ne se soucient ni de l'inégalité ni de l'injustice de la condition ou les hommes ou la tradition les ont mises, une condition équivalant cependant à l'anarchie et à l'esclavage. Habituellement et à la surface, bien des femmes paraissent être dans cette catégorie. Malgré leur condition, bien souvent, la plupart des femmes rient à cœur joie. C'est ainsi que certaines rient pendant « les préliminaires de la troisième danse » (Ibid., p.140) alors que d'autres à la berce rient également « aux éclats » (Ibid., p. 99). D'ailleurs, la manière dont les coépouses font un peu de tout ensemble donne l'impression que la polygamie ne leur constitue aucune malédictions. Par exemple, à un moment, les coépouses de Maman Téné, apparemment sans émotion aucune, « lavaient autour du puits » (Ibid., p. 154). A un autre moment même dans la vie de Kany, malgré ses défis surtout à l'égard du mariage forcé, elle donne l'impression que l'univers lui sourit (Ibid., p. 151). Même la jalousie paraît exotique au sein du foyer polygame du côté surtout de Maman Téné qui se trouve avec ses coépouses « autour de la calebasse de la bouillie fumante » (Ibid., p. 164 ». Il y a encore un moment où elle se rend auprès de ses coépouses pour faire une demande à l'une d'entre elles. Des situations dans lesquelles les

femmes se réjouissent abondamment. Mais étudions spécifiquement les cas de Maman Téné, Maman Coumba, et la vieille Grand'mère.

2.2.1 Maman Téné

Elle est communément calme, tendre et maternelle malgré sa condition de femme non lettrée. D'après elle, elle n'a rien su écrire ; pourtant elle a été « *comme les autres, Dieu merci* » (*Ibid.*, p. 71). En voici vraiment une femme qui se nie en cédant toute sa suzeraineté et son indépendance personnelles à son mari, tout en acceptant d'emblée son infériorité. Elle dit donc à sa fille :

« Je ne puis rien, tu le sais bien, je ne suis rien. C'est ton père qui décide : auprès de lui, nous ne sommes rien, ni toi, ni moi » (*Ibid.*, pp 74-75).

Derrière cette façade de calme se cache cependant une âme qui a tant souffert des coups du destin. Ayant épousé ses deux jeunes femmes qui font dès lors la loi pour Maman Téné dans la maison, le père Benfa la délaisse, hurle sur elle pour le compte de Mata la coépouse la plus agaçante, et devient étranger à elle. D'ailleurs, Maman Téné se courbe sous le poids des corvées – vente, tricotage, teinture, tressage – « *et tout cela pour pouvoir habiller ses enfants* » (*Ibid.*, p. 69). Tantôt, elle se voit inquiète de l'absence de sa fille, tantôt, elle imagine avec tristesse la réaction de sa fille, surtout « *Lorsqu'elle saurait qu'elle n'était plus libre, que Famagan l'avait gagnée* » (*Ibid.*, pp. 69-70). Croyant, comme les traditionnalistes, que le plus grand bonheur et la plus noble aspiration d'une jeune fille, c'est « *le foyer, un mari et des enfants* » (*Ibid.*, p. 71), elle soutient son mari qui pense que l'école n'est pas importante pour la fille. Elle respecte l'autorité parentale. Elle accepte sa condition de femme soumise, et comme le père Benfa, sa conception du mariage est vraiment traditionnaliste. C'est pour cela qu'elle persuade sa fille de prendre un homme âgé – Famagan – pour époux :

« Il n'est pas question d'aimer, tiens, tu dois obéir ; tu ne t'appartiens pas et tu ne dois rien vouloir ; c'est ton père qui est le maître et ton devoir est d'obéir. Les choses sont ainsi depuis toujours » (*Ibid.*, p. 72).

Cependant, dans son plus fort intérieur, Maman Téné elle-même sait que ce mariage constitue « *une épreuve* » (*Ibid.*, p. 73) pour sa fille. Elle est au courant des « *mille difficultés* » qui peuvent naître fatalement de ce mariage (*Ibid.*, p. 42) ; néanmoins, elle garde le sang-froid ; elle essaie de décider sa fille à accepter son sort de femme traditionnelle. Maman Téné déclare l'acceptation de tout son tourment et conseille à sa fille Kany de ne jamais se dresser contre son père pour ne pas augmenter ses souffrances à elle Maman Téné. (*Ibid.*, p. 73). C'est cette même acceptation qui la contraint à déclarer : « *Si toutes les mères faisaient comme moi, aucune famille ne connaîtrait la honte et le désaccord* » (*Ibid.*, pp 44-45).

Malgré l'acceptation totale de son infériorité et son exhortation à sa fille d'obéir à son père, Benfa – ironiquement – accuse acerbement et de façon brutale Maman Téné d'avoir gâté sa fille lorsque la dernière refuse Famagan. Ayant la conviction absolue que la fille est incitée par sa mère, le père Benfa prive donc Maman Téné de la présence de sa fille pour combler le malheur de celle-là (*Ibid.*, p. 75). Néanmoins, l'exhortation de Maman Téné à sa fille : « *N'oublie pas que tu n'es plus libre* » (*Ibid.*, p. 71) corrobore ses autres formes d'acceptation pour la qualifier absolument (Maman Téné) de femme *soumise et agenouillée*.

2.2.2 Maman Coumba

Maman Coumba, la mère de Samou, est très besogneuse. Elle se voit, par exemple, verser une calebasse de farine, souffler sur le feu à la fumée piquante, laver les calebasses et les cuvettes, revendre du lait caillé, confectionner des couvertures, etc. (*Ibid.*, p. 81). Bref, elle est « *infatigable* » (*Ibid.*, p. 85). Donc, depuis la mort du père de Samou, celui-ci ne manque jamais de rien. Elle travaille « *sans cesse pour lui et uniquement pour lui* » (*Ibid.*, p. 85 »).

Naturellement, traditionnaliste, elle se voit tracassée aussi par le projet de mariage de son fils Samou, tout en veillant « *toute la nuit* » sans dormir (*Ibid.*, p. 81 »). Elle présente une facette toute entière du féminisme, dans la perspective du mariage forcé, en disant à son fils : « *Ton oncle m'a promis sa fille pour toi. Tu as des femmes un peu partout. Réfléchis donc et ne te tue pas pour une seule fille* » (*Ibid.*, p. 83 »). Un conflit s'incarne : Samou,

pensant que « *le temps n'est plus de ces choses-là* » (*Ibid.*, p. 83), considère la longue durée de son accouplement avec Kany au détriment de la soi-disant fille de son oncle qu'il ne connaît pas tant.

Maman Coumba accepte bien sa condition de femme traditionnelle bien ligotée. Elle est fort bien convaincue que les femmes instruites, ne craignant pas leurs maris, « *disloquent facilement les familles* » (*Ibid.*, p. 83) puisqu'elles ne connaissent que leurs maris. Elle est d'avis qu'« *une femme doit obéir, elle doit être patiente* » (*Ibid.*, p. 83). Elle pense que l'idée d'une femme idéale n'est pas enseignée à l'école. Pour elle, une femme idéale doit être apte à unir la famille tout en sachant « *offrir l'hospitalité aux gens qui viendront dans ta maison* » (*Ibid.*, p. 83). En fait, rien n'indique mieux qu'en voilà une femme parfaitement reliée qui accueille néanmoins sa condition.

2.4 Les Femmes Mal Enchaînées

2.2.4.1 Kany

Ce n'est que Kany qui s'avère mal enchaînée dans le roman. A la surface, on dirait qu'elle est très conforme à une condition de femme bien enchaînée. Ceci est dû au fait qu'elle accepte la punition d'aller au village du père Djigui « *pour le reste des vacances* » (*Ibid.*, p. 82).

On peut la considérer cependant comme une fille mal ligotée. Elle est catégorique dans son affirmation de ne jamais pouvoir « *être la femme de Famagan* » (*ibid.*, p. 72). Elle préfère mourir que d'épouser Famagan qu'elle n'aime jamais. Dans ce cas, elle est emphatique : « *J'aime Samou et je l'aimerai toujours* » (*Ibid.*, p. 75). On voit donc qu'elle a choisi. Peu surprenant : le feticheur a déjà orchestré un serment pour sceller l'union Kany-Samou formellement dans le royaume des esprits. Conséquemment, ni l'autorité parentale ni traditionnelle ni nul autre bien matériel ne peuvent la dissocier de son choix. Si elle se permettait d'être liée, alors elle serait « *liée à Samou ... pour la vie* » (*Ibid.*, p. 22). Elle révèle à sa mère la raison d'être de son choix : Elle ne voudrait pas souffrir comme sa mère a souffert. Kany est une fille observatrice qui sait grâce à une observation efficace de tout ce qui se passe dans une famille polygamique. Elle ne veut donc pas qu'on l'oblige « *à épouser Famagan* » (*Ibid.*, p. 74). Ainsi, se sentant perdue et se croyant dans un monde inconnu, elle pleure lamentablement tout en se retirant dans sa case. Le bienfondée de son opposition à sa condition est resumée par Birama :

« Ce mariage fera le malheur de Kany ; c'est pour cela que je suis contre. Notre sœur n'aime pas Famagan ; elle ne sera jamais heureuse avec lui. Et puis, il a déjà deux femmes. Kany aime un autre garçon. Pourquoi vous opposeriez-vous à leur union ? Ce garçon réussira un jour, croyez-moi » (p. 53).

2.3.0 Stratégies Contre la Sujétion

Les femmes adoptent certaines stratégies pour briser tout ce qui les ligote et leur gêne la marche. En d'autres termes, elles savent, en quelques sortes, « *rétablir un équilibre détruit par l'aveuglement et la recherche des intérêts égoïstes* » (*Ibid.*, p. 148) pour donner libre cours aux demandes de la civilisation. Ces manœuvres qu'elles emploient sont plusieurs. Pour les femmes enchaînées, c'est à travers la soumission, l'acceptation, la patience et le respect, voire l'adoration. Ayant exploité tous ces moyens, elles ne se sentent jamais ni ligotées ni entravées dans leurs actions ou réactions. L'une des raisons fondamentales de l'acceptation de leur condition est le fait qu'elles pensent que l'école est fille de la contestation de la patriarchie. Elles mettent régulièrement donc leur esprit en pose, sachant qu'elles n'ont besoin d'enseignements formels pour attirer les maris puisqu'elles savent déjà – entre autres - faire la bonne cuisine, labourer la terre, et confectionner les couvertures. Elles prennent les soi-disant filles éduquées pour des poupées qui ne savent rien faire « *sinon s'arranger les ongles, les cheveux et les sourcils* » (*Ibid.*, p. 89).

Pour Kany la femme debout, la stratégie la plus ostensible, c'est le fait de bouder. Elle refuse même de manger : « *Je n'ai pas faim* » (*Ibid.*, p. 62) et puis « *Non, Non* » (*Ibid.*) ! De plus, elle brave tout. D'abord, elle refuse l'ordre de son père de ne jamais plus voir Kany et Samou ensemble. C'est pour cela qu'elle ne tient nullement « *compte des menaces du père* » (*Ibid.*, p. 40). De ce fait, elle prononce « *le nom de Samou dans tous les chants* » (*Ibid.*), même « *devant toute la famille réunie* » (*Ibid.*, p. 157). Sa stratégie la plus efficace consiste à sucer les informations des anciennes à propos de ce qui se passe dans les coulisses en rejoignant exprès sa mère et ses coépouses « *autour de la calebasse de la bouillie fumante* » (*Ibid.*, p. 164). Une autre stratégie, c'est de hurler chaque fois qu'on lui montre « *les magnifiques cadeaux* » (*Ibid.*, p. 41) des prétendants pour montrer

qu'elle n'est pas à vendre. Peut-être que sa manœuvre la plus efficace, c'est de rudoyer « *les messagers de Famagan chaque fois* » qu'ils essaient de plaisanter. Un autre comportement protestataire de la part de Kany, c'est de pleurer et sangloter. Dernière forme de manœuvre, c'est l'usage du soutien de tous les jeunes gens, sauf Sibiri, pour enfin arriver à obtenir l'accord du père Benfa. Ceci entraîne la paix ; elle a réussi :

« C'était une nuit de Paix. Les différends semblaient oubliés. Les peines évanouies ; les rancœurs étaient mortes, oui, mortes, car, ici, le cœur a toujours commandé gestes et paroles. » (P. 179).

3.0 Conclusion:

Ayant pour mission l'étude du féminisme dans *Les Trois Prétendants ... Un Mari* de Guillaume Oyôndô Mbia et *Sous L'Orage* de Seydou Badian Kouyaté, notre itinéraire a tout d'abord précisé la conception du féminisme à utiliser sous forme de définition de travail : la condition de la femme dans la société et ses réponses connexes. Sur ce, nous avons étudié les instances de l'assujettissement de la femme, y compris l'impact respectif. La découverte, c'est que l'asservissement a pour source la tradition qui rend puissants les hommes au détriment des femmes, dont certaines acceptent leur condition de vie alors que les autres, en nombre très limité, luttent pour s'en débarrasser. Les premières, bien enchaînées par la tradition et soumises par conséquent, ne perçoivent même pas le phénomène d'enchaînement, d'où procède leur calme malgré leur condition. Les deuxièmes, debout et dites mal enchaînées, usent de diverses stratégies – dont le stratagème, le refus de parler, la désobéissance radicale, jusqu'au hurlement. Notre conclusion, c'est que dans les deux textes, *Trois Prétendants Un Mari*, et *Sous l'Orage*, des affirmations du féminisme abondent surtout sous trois angles principaux : la vassalité des femmes, leurs diverses réactions à leur condition aussi bien que les stratégies qu'elles adoptent pour sortir de cette condition. Encore se rend-on compte que dans tous les deux textes, manifestement, s'expriment de semblables témoignages du même phénomène de féminisme, y compris d'éblouissantes impressions de procédés de libération adoptés. Du point de vue des deux textes, la similarité qui saute aux yeux, c'est le radicalisme du féminisme selon lequel le patriarcat est pris pour source majeure de la condition de la femme. La seule différence fondamentale, c'est l'interdiction, dans le cas des *Trois Prétendants Un Mari*, aux femmes de manger certains plats tabous.

4.0 References

- [1] Oyono, M. G. (1964). *Trois prétendants... un mari*. Yaoundé: Editions CLE.
- [2] Badian, S. (1954). *Sous l'orage*. Paris: Présence Africaine.
- [3] Larousse. (n.d.). Retrieved December 8, 2024, from <https://www.larousse.fr/francais>
- [4] Delphy, C. (2001). *Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles*. In *Nouvelles Questions féministes* (No. 2, p. 226). Originally published in 1981.
- [5] Global Citizen. (2023). Retrieved December 8, 2024, from <https://www.globalcitizen.org>
- [6] Oxfam France. (2021). Retrieved December 8, 2024, from <https://www.oxfamfrance.org>
- [7] Larousse. (n.d.). Retrieved December 8, 2024, from <https://www.larousse.fr/francais>
- [8] Perspective Monde. (n.d.). Retrieved December 8, 2024, from <https://perspective.usherbrooke.ca>
- [9] Conseil du statut de la femme. (n.d.). Retrieved December 8, 2024, from <https://csf.gouv.qc.ca/article>